
Francia. Forschungen zur westeuropäischen Geschichte
Herausgegeben vom Deutschen Historischen Institut Paris
(Institut historique allemand)
Band 20/3 (1993)

DOI: 10.11588/fr.1993.3.58629

Rechtshinweis

Bitte beachten Sie, dass das Digitalisat urheberrechtlich geschützt ist. Erlaubt ist aber das Lesen, das Ausdrucken des Textes, das Herunterladen, das Speichern der Daten auf einem eigenen Datenträger soweit die vorgenannten Handlungen ausschließlich zu privaten und nicht-kommerziellen Zwecken erfolgen. Eine darüber hinausgehende unerlaubte Verwendung, Reproduktion oder Weitergabe einzelner Inhalte oder Bilder können sowohl zivil- als auch strafrechtlich verfolgt werden.

»bolschewistische« Räte ab, plädiert für den Reichswirtschaftsrat; er erhofft sich den deutschen Wiederaufstieg über den Weg der Integration in die Weltwirtschaft; er wendet sich gegen Schuldzuweisungen an »die Juden«; er zeigt Verständnis für die Haltung der Entente in der Entwaffnungsfrage und setzt sich für rückhaltlose Durchführung der Bestimmungen des Friedensvertrags ein, was die zeitüblichen Klischees in der Beurteilung Frankreichs nicht ausschließt. Die Tagebuchpublikation wird durch einen Anhang, in dem zusätzliche Dokumente zu Person und beruflicher Tätigkeit des Verfassers abgedruckt werden, ergänzt.

Leider sind Einwände gegen die editorische Bearbeitung zu erheben. Zunächst wird in der Vorbemerkung (S. 17, 21, 23) nicht ganz klar, wie sich die von 1947 stammende, vom Verfasser selbst überarbeitete Druckvorlage zum verlorenen handschriftlichen Original verhält. Im Anmerkungsapparat fallen zu viele sachliche Fehler auf. Nur eine Auswahl: Brockdorff-Rantzau war nicht nur Reichsminister des Auswärtigen im Kabinett Scheidemann (S. 100, Anm. 47), sondern bereits unter den Volksbeauftragten Staatssekretär des Auswärtigen Amtes; Kautsky war Beigeordneter im AA, nicht Unterstaatssekretär (S. 50, Anm. 137); der preußische Kriegsminister Scheüch, Berghs Vorgesetzter, war Generalleutnant, nicht General d. Inf. (S. 32, Anm. 21 und S. 106, Anm. 69), auch die Angaben zu seiner Dienstzeit sind nicht eindeutig (S. 67, Anm. 216). Die Sowjetunion (S. 85, Anm. 315) gab es 1919 noch nicht. Es gibt Querverweise, die ins Leere führen (S. 103, Anm. 59). Auf S. 153 (Anm. 149) wird für den Organisationsplan des RWM vom November 1920 auf einen Druckort in der Literatur verwiesen, obwohl er doch als Dokument Nr. 11 im Anhang abgedruckt ist; auf S. 122 (Anm. 152) wird dann doch auf dieses Dokument verwiesen, obwohl nun allerdings ein Organisationsplan vom September 1919 gemeint ist. Bei der Identifikation von im Text nur mit ihrer Funktion genannten Personen ist keinerlei Konsequenz zu erkennen. Auf S. 48 ff. ist nicht erkannt worden, daß der auf den 22. November datierte Eintrag in großen Teilen erst an den folgenden Tagen geschrieben worden sein kann (cf. bes. Anm. 125). Die Arbeit von Udo Wengst wird im Quellen- und Literaturverzeichnis mit unvollständigem Titel genannt und einem Udo Hengst zugeschrieben. Schließlich fällt auf, daß unter den aufgeführten Quelleneditionen mit den »Akten zur deutschen auswärtigen Politik 1918–1945« eine der wichtigsten fehlt.

Zu diesen handwerklichen Mängeln kommt noch ein grundsätzliches Problem: Es ist allgemein verbreiteter und wohlbegründeter Usus, daß sich Herausgeber wissenschaftlicher Quelleneditionen im Apparat interpretatorischer und subjektiv kommentierender Anmerkungen enthalten (dafür mag die Einleitung dienen). Dem ist Wette, trotz seiner entsprechenden Bemerkung auf S. 24 leider zu oft nicht gefolgt, wobei vor allem die Anmerkungen zur Politik Noskes und zur Frage des Bolschewismus zu nennen sind (u. a. S. 72, Anm. 241; S. 77, Anm. 270; S. 136, Anm. 84; S. 137, Anm. 91; S. 145, Anm. 120). Anmerkungen wie »In welchen Köpfen dieser abstruse Gedanke einer Diktatur Ludendorff-Däumig herumgeisterte, ließ sich nicht ermitteln« (S. 150, Anm. 140) oder wie die Nr. 156 auf S. 158, wo erläutert wird, was Bergh mit einem Eintrag »ausdrücken wollte«, gehören nicht in eine seriöse Edition.

Wenn, wie zu hoffen ist, das MGFA in seiner neuen Reihe bald weitere Bände folgen lassen will, wäre es vielleicht angebracht, zuvor eine interne Diskussion über Editionsprinzipien zu führen, Richtlinien zu erarbeiten und sie den einzelnen Bänden voranzustellen.

Peter GRUPP, Bonn

Hans Jürgen MÜLLER, *Auswärtige Pressepolitik und Propaganda zwischen Ruhrkampf und Locarno (1923–1925)*, Frankfurt/M., Bern, New York, Paris (Peter Lang) 1991, 305 p. (Moderne Geschichte und Politik, 8).

L'importance attribuée à la propagande en Allemagne dans les années vingt s'explique aisément. C'est d'abord la conséquence d'une réflexion: prompte à occulter les facteurs matériels de sa défaite de 1918, elle a naturellement tendance à valoriser d'autant les facteurs

psychologiques et à leur attribuer un rôle déterminant, quitte à s'inspirer des méthodes qu'elle croit avoir découvertes dans la politique de guerre alliée. C'est ensuite la nécessité pour un pays démuné de moyens de force de jouer sur d'autres registres pour tenter d'imposer son point de vue. Dans l'affrontement qui oppose l'Allemagne à la France, il s'agit pour la première de présenter à l'extérieur une certaine image d'elle-même, d'un pays soucieux de détente, tout en combattant à l'intérieur les méfiances d'une opinion hostile à l'exécution du Traité.

L'étude de Müller prend le problème en se concentrant sur un court laps de temps (les débuts de l'ère Stresemann) et sur deux angles d'analyse: l'action de la »Presseabteilung« de l'Auswärtiges Amt et l'action personnelle du ministre. La première, confiée à un fidèle du Chancelier, est la voix du gouvernement, autant, sinon plus que celle des Affaires Étrangères. Aussi le ministre, parfois, recourt-il à l'intervention directe dans la presse, sous un anonymat transparent, pour expliciter sa propre politique. Cela même délimite deux champs, que Müller s'attache à bien distinguer, tout en reconnaissant que les franges en sont bien proches. D'un côté, il y a la propagande, qui se veut un système d'action psychologique visant à changer les opinions ou les attitudes en recourant à des moyens de communication appropriés et en agissant soit sur les masses, soit sur des groupes spécifiques dont le rôle est jugé déterminant. Par l'action qu'elle exerce sur l'opinion internationale, la propagande peut être un de moyens de la politique étrangère. De l'autre, il y a la politique de presse, qui se définit comme une partie de la communication intergouvernementale, dont le vecteur est la presse et qui sert à faire connaître de façon officieuse, à expliquer ou à commenter les orientations de la politique étrangère. Elle s'adresse très précisément aux décideurs et recourt à des moyens très précis.

Suivant pas à pas le déroulement des événements de trois années particulièrement fertiles, l'étude de Müller lui permet de mettre un certain nombre de points en évidence. Tout d'abord l'Auswärtiges Amt lui paraît avoir adopté une attitude de grande réticence à l'égard de toute propagande dans le souci de ne pas se livrer à des actions qui, mises à jour, auraient pu être contre-productives. L'opinion publique dans les pays anglo-saxons, principale cible potentielle, évoluait d'elle-même dans un sens favorable et il suffisait d'accompagner discrètement le mouvement. On peut toutefois se demander si le tableau est aussi net: tous les bureaux ont-ils bien observé la même retenue que la Presseabteilung?

Un tableau détaillé du fonctionnement de ce service permet de mettre à jour son réseau de représentants officiels ou officieux, l'organisation à Berlin de ses relations avec la presse et les agences de presse, ses liens éventuels à l'étranger avec certains organes. Relevons que la presse française arrive à être, à l'époque, moins bien représentée à Berlin que la danoise(!), loin derrière les Etats-Unis, la Grande-Bretagne, la Hollande et l'Italie.

Ce système apparaît très moderne, alors que l'esprit qui l'anime reste fort conservateur et tout imprégné des méfiances héritées de la diplomatie secrète. Aux yeux de l'Auswärtiges Amt, la presse allemande doit être la voix du gouvernement et s'imposer une certaine réserve au nom de l'intérêt national, rôle qu'elle se refuse à jouer. Renseignée et dynamique, elle s'installe au contraire pleinement dans son rôle de quatrième pouvoir, n'hésitant pas à gêner éventuellement la politique de Stresemann par ses révélations.

Müller analyse enfin longuement le rôle du ministre, en qui l'on a pu voir une sorte de pédagogue de l'opinion. Ses interventions sont en fait assez ambiguës. D'un côté il reconnaît l'importance du soutien de l'opinion pour une politique efficace. Mais il cherche surtout à neutraliser les oppositions et à couvrir ses initiatives face à une opinion extrêmement peu mobile – quitte à emboucher la trompette du nationalisme face à une France avec laquelle il amorce un rapprochement –, bien plus qu'à la rallier à sa politique.

Cette étude claire et précise éclaire bien un aspect négligé de la stratégie diplomatique allemande dans les années vingt.

Pierre JARDIN, Paris